

Vendredi 17h. Après trente minutes de débat intense avec mon patron quant à mon augmentation de salaire, j'étais enfin en week-end.

« Ben c'est pas trop tôt !, je vais enfin pouvoir aller voir Alex ».

Depuis que nous étions gosses Alex et moi libérés de toutes nos occupations, nous avions coutume de nous retrouver une à deux fois par semaine soit chez lui soit chez moi, histoire de se détendre ; enfin, surtout pour parler « potins », rire, se bourrer de chips et autres friandises devant nos séries télévisées préférées. Bref, ça tombait à pic mon bureau était à deux pas de son appartement. Je me hâtais de le voir. J'avais bien mérité ma dose de fou rire avec mon meilleur ami surtout après une journée aussi éprouvante passée à écrire des articles de presse en tout genre et à supporter les humeurs maussades du rédacteur en chef ainsi que de « mes chers collègues de travail » aussi prétentieux qu'hypocrites. Schéma classique de la routine d'une parfaite petite française.

« Driiiiing » sous une pluie battante je sonnai au bas de son immeuble

- C'est moi, ouvre ! (Et là je m'attendais à une plaisanterie de sa part comme à son humble habitude).

- Non, « Riquet à la Houppe » (c'était son surnom) est trop occupé pour vous ouvrir !

- Allez Alex, il pleut des cordes et j'ai froid s'il te plaît sois gentil ...

- Ok ma petite fée du logis, entre dans mon humble demeure ! (c'était sa façon à lui de m'agacer et me chahuter tout bonnement).

Trempée jusqu'aux os, j'essuyais nerveusement mes pieds sur son paillason.

Mais mon petit air boudeur s'envolait aussitôt que je passais le seuil de sa porte d'entrée.

Ses petits yeux rieurs sur son visage illuminé en disaient long...

- J'ai des choses passionnantes à te raconter à propos de mon week-end m'annonça t-il, l'air jovial.

- hum... (Encore une de ses amourettes sans lendemain...).

C'est en sirotant un jus d'orange tranquillement installés sur son canapé qu'il me racontait avec grand intérêt les déboires de sa soirée séduction, passion, désillusion...

- Il ne m'a même pas dit son nom je ne sais rien de lui. C'est la première fois que l'on m'aborde de cette façon. Lui au comptoir, moi, assis à une table. LE COUP DE Foudre. Son regard bleu gris pénètre longuement le mien et, naturellement il s'est approché de moi pour bavarder. Non, vraiment c'était comme dans un rêve, Lily. Grand, brun, sensuel, séduisant, parfait quoi ! Le chevalier servant tout droit sorti d'un Disney...

A chaque fois, c'était la même chose. Il croyait avoir trouvé le prince charmant et se plaisait à décrire ses rencontres façon roman Arlequin. Ce côté naïf et hypersensible faisait tout son charme. La réalité en est toute autre ; mais ça, il se forçait de l'ignorer...

- Et ?? Ai- je demandé curieuse de savoir la suite.

- Et... Je n'ai pas pu résister... Son air mystérieux... Je n'ai jamais ressenti une émotion aussi vive. J'étais comme... Transporté. Oui, c'est ça transporté !

- Oui d'accord, mais viens-en aux faits au lieu de me jouer une pièce de théâtre en direct ! J'ai bien compris qu'il t'avait plu.

- Oh Lily, ce que tu peux être terre-à-terre. Puisque tu insistes ... Oui on est allé prendre un verre chez lui, et la suite tu la connais... J'ai succombé à son charme et on est allé plus loin. Voilà tu voulais les faits bruts sans artifice, tu les as.
- Hein ? Ne me dis pas que... Alex, tu ne savais rien de lui.
- C'est le mystère qui est le plus excitant, Lily !

Je ne voulais pas contrarier sa bonne humeur alors je n'ai rien dit. D'ailleurs je ne lui ai jamais rien dit ; c'était toujours comme ça avec toutes ses conquêtes. Il concluait dès la première nuit. Carpe Diem. Avec lui, c'était l'instant présent ou rien et je ne voulais en aucun cas changer sa philosophie de vie.

Nous regardions la télé lorsque la sonnerie du téléphone retentît. C'était le docteur d'Alex au bout du fil.

- Alexandre Bonelli ? Docteur Raspilano à l'appareil, pourriez- vous passer à mon cabinet vers 18h30 ? Je dois vous parler.
- Euh, oui entendu je serai là à 18h30. C'est pourquoi au juste ?
- Par téléphone ce n'est pas vraiment idéal pour discuter. Et... Je suis avec un patient en ce moment. A tout à l'heure.

Alex n'eut pas le temps de commencer une phrase que le docteur avait déjà raccroché.

- Tiens bizarre, celui là ... Je vais finir par croire que les toubibs sont des gens un peu dérangés... Peut être veut-il m'inviter à dîner ? Je ne dirai pas non si c'était le cas...
- Pff, Alex arrête tes fantasmes. Tiens, je t'accompagne on verra bien ce qu'il veut te dire ce docteur.

18h30. A peine arrivions nous dans la salle d'attente que le docteur venait à notre rencontre.

- Entrez. Asseyez-vous, je vous en prie.

Sourire aux lèvres, Alex demandait le motif de «cette invitation surprise ».

- Alexandre... On ne va pas passer des moments sympathiques tous les deux...Je n'ai pas une bonne nouvelle à vous annoncer.

En l'espace d'une minute, mes muscles se crispaient. L'inquiétude commençait à s'emparer de moi.

- Le laboratoire d'analyses m'a transmis les résultats de votre dernière prise de sang. Le nombre de lymphocytes TCD4T a fortement chuté ce qui fait une sorte de barrage à votre système immunitaire et...
- Docteur, épargnez-moi, je vous en prie, ce charabia médical. Où voulez-vous en venir concrètement ? Qu'est ce qu'il m'arrive ?

On pouvait lire la tension sur son visage.

- Et bien Alexandre vous êtes séropositif.
- ...

Cette fois Alex s'était recroquevillé sur lui-même, muré dans le silence. Il ne bougeait plus, tant il était abasourdi par le sort qui s'acharnait sur lui.

Aucun son, aucune parole ne pouvaient sortir de sa bouche. L'idée même d'une réflexion logique face à un tel choc était impossible.

Moi je ne pus contenir mes larmes. C'était trop insoutenable. Dans un élan de détresse incontrôlé, je cognais de toute ma force sur le bureau du docteur qui tentait d'apaiser ma tristesse. Mais en vain, déconnectée de la réalité, je n'entendais plus rien ... Je pensais ... Je pensais à toutes ces années d'amitié avec lui... Je retraçais tout. Depuis notre rencontre en CE2 en cours de catéchisme, avec nos premières bêtises, nos premiers fous rires amusés par les pitreries du prêtre durant les messes du dimanche en passant par nos années d'adolescence rebelle et désinvolte jusqu'alors : le début de notre vie d'adulte. Premier travail, premières embûches mais toujours aussi complices. Et voilà qu'en ce jour tout s'écroulait. Je réalisais que j'allais le perdre c'était inévitable. Rien ne pourrait stopper la maladie. La ralentir certainement, mais jamais la stopper. Fille unique, j'ai toujours considéré Alex comme le frère que je n'ai jamais eu. Je ne pouvais pas imaginer une seule seconde ma vie sans lui. Pourquoi lui ? Pourquoi une telle injustice ? Trop de questions se bouscullaient dans ma tête... Pendant ce temps, le médecin essayait de rassurer Alex en lui présentant les différents traitements possibles pour retarder et stabiliser la maladie. Mais pour Alex tout était clair, il n'écoutait plus lui non plus. Tel un pantin, il voyait déjà la mort tirant ses ficelles vers elle. En réalité Alex était déjà tombé au fond d'un trou noir. Un trou qui n'avait ni queue ni tête, dans lequel il était entré par la force du destin et dont il ne pourrait plus sortir.

Cette douloureuse visite pourtant au départ anodine, s'acheva par un appel du docteur au réseau VIH de l'hôpital Marseille Nord pour une prise en charge thérapeutique. A la fin de la conversation tout en l'encourageant, il lui tendit un petit carton rose sur lequel étaient inscrits l'heure et la date de son premier rendez vous. Les yeux hagards, Alex ne prit même pas le temps de le remercier. Je le fis à sa place.

Après un long silence sur le chemin du retour, c'est en arrivant chez lui qu'il exprima son désarroi. A peine avions-nous passé le seuil de la porte, que l'on éclata en sanglot dans les bras l'un de l'autre. Alex s'accrochait à mon cou et moi, je le serrais le plus fort possible pour lui témoigner mon amour et ma compassion. Dans un excès de désespoir, il se mit à hurler, à se débattre à en devenir hystérique.

- Noooooooooooooooooooooooooooooon Lily, je vais crever, je vais crever, t'entends ?

A cet instant, je lui pris la main et tout doucement je la posai tout près de mon cœur, ce qui l'apaisa un peu.

- Je suis là, mon Alex, calme toi, ne t'en fais pas, je suis là, je ne te laisserai jamais tomber, on va se battre ensemble tu verras.

L'enfer ne faisait que commencer...

Le sida avait épargné Alex durant quelques années, surveillé de près par les diagnostics mensuels de l'hôpital. Avec une force et un courage hors du commun il avait su faire face et était resté en bonne santé. L'espoir était de nouveau parmi nous. Il avait la rage de vaincre et comblait son temps libre par sa passion pour le chant qui l'aidait à repousser les limites de

l'insoutenable réalité... Qui l'aidait surtout à ne plus penser, à oublier... De son entourage personne ne savait qu'il était séropositif mis à part moi. Il s'était juré de ne le révéler que lorsque le sida «prendrait possession de son corps », lorsqu'il deviendrait faible et impuissant. C'était hélas le cas, lorsque quatre ans après, l'espoir fit place à la maladie. Les premiers signes de fatigue pointèrent le bout de leurs nez. Déjà porteur de l'hépatite C, son état physique s'aggravait de jour en jour.

14 Avril 2006. Nous devions dîner ensemble mais il annula au dernier moment par téléphone.

- Lily, je suis vraiment désolé, je suis fatigué, je préfère rester à la maison ce soir.
- Très bien, comme tu voudras. Tu es sûr que ça va ?
- Oui, ne t'en fais pas. A plus tard.

Sa voix présageait quelque chose d'anormal. Je n'hésitai pas une seconde, je me rendis directement chez lui pour me rassurer.

Ce que je vis en entrant dans son appartement, je ne l'oublierais jamais. Cet homme avachi sur son canapé autour de bouteilles de vin et de cannettes de bière vides était-il mon meilleur ami ? C'était un cauchemar et j'allais bientôt me réveiller, n'est ce pas ? Et pourtant... C'était bien lui, le visage pâle marqué par l'alcool et une profonde solitude, haletant de douleur, les mains ballantes et tremblantes.

- Alex ? Qu'est-ce que tu as ?, Qu'est-ce que tu as fait ? Mais tu sais bien qu'il ne faut pas boire avec ton traitement !! Pourquoi ne m'as-tu pas appelée plus tôt ?
- Laisse-moi, Lily laisse-moi crever...

Il était ivre mort et je ne pouvais avoir aucune conversation sérieuse avec lui pour le moment. Il semblait avoir si mal...

Je décidai alors de l'examiner moi-même faute de médecin à cette heure tardive.

Sur ses jambes des bleus que je n'avais encore jamais vu, des poils qui ne repoussaient plus et pire encore... Sous ses aisselles d'énormes ganglions.

Je lui pris la fièvre. La température oscillait entre 38 et 38,5°C. La situation était bien trop préoccupante. Il était incapable de tenir debout. J'appelai alors les pompiers. Direction l'hôpital de Marseille.

Là-bas, nous avons été rapidement pris en charge par le service. L'infirmière trouva une chambre de nuit pour Alex qui, sous perfusion, s'était désormais complètement endormi, écroulé par la fatigue et la souffrance.

Pendant ce temps, j'attendais les résultats de sa prise de sang... Au bout de deux heures, le médecin fit son apparition.

- Bonsoir Madame, les résultats de votre ami ne sont pas fameux pour être honnête. Ils révèlent une cirrhose du foie. Demain matin nous pratiquerons une biopsie.
- Docteur ? Il y a un traitement pour ça ?
- Oui, mais il faut surtout du repos et un régime de vie beaucoup plus sain. Je lui expliquerai moi-même demain, ne vous en faites pas.
- Merci docteur, à demain.

Je passai la nuit avec lui, bien décidée à redoubler d'efforts pour être encore plus présente.

15 Avril 2006, 9h30. Le médecin était clair avec Alex

- Vous consommez beaucoup d'alcool, d'après vos résultats sanguins.
- Oui docteur, depuis deux mois environ, je fais une dépression.
- Vous avez eu de la chance mais votre cirrhose n'est pas une chose à prendre à la légère. Le sida ayant déjà fait un bout de chemin, votre corps est de plus en plus fragile. Il est donc souhaitable d'arrêter votre travail et vous reposer un maximum pour éviter que cela s'aggrave.
- Mon travail m'aide à faire face au sida, docteur...
- Je suis désolé mais vu votre état actuel, il faut être raisonnable. Dès que vous sentez un signe de fatigue, appelez nous. Bon courage.

Dépité, Alex me regardait sans rien dire puis s'excusa pour son comportement de la veille.

- Ce n'est rien. Le plus important maintenant, c'est que tu te reposes sagement et que tu me promettes de ne plus boire. Tu sais que quand ça ne va pas fort, je suis là.
- Je vais finir seul enfermé chez moi Lily, sans boulot, sans rien...
- Tu m'as moi, je resterai chez toi dormir tous les soirs. Ça te dérange si je viens quelques temps habiter avec toi ?

Cette phrase lui avait redonné un sourire d'espoir qu'il n'arrivait pas à dissimuler. Son humour inébranlable refaisait surface à ma plus grande joie.

- Hum... Ce sera dur de supporter une fille aussi caractérielle 24h sur 24 mais je vais m'en sortir. Tu es la bienvenue ma fée du logis !

Ma présence chez lui avait apporté un véritable soutien psychologique au quotidien. Mais son état de santé restait en dents de scie à tel point que les visites à l'hôpital se rapprochaient les unes des autres. Jusqu'à trois fois par semaine. Je le voyais faible. Il perdait ses cheveux, les bleus s'étendaient sur son corps mais je me voilais toujours la face. Je voulais à tout prix qu'il remonte la pente. C'était mon objectif principal.

Mai 2006. Epuisé, Alex avait pris la décision d'annoncer la maladie à sa famille.

Sans surprise ce fut le choc et les pleurs de sa sœur et ses parents qui s'attendaient à tout sauf à cette triste nouvelle. Mais tous l'acceptèrent par la force des choses et par amour pour Alex. Tous l'encouragèrent à se battre. Le fait de ne pas être rejeté donna la force à Alex de continuer son combat.

Cet enthousiasme sera de courte durée car le sida court plus vite que l'on ne le croit. Il rattrapa Alex dans sa course de l'espérance.

Juillet 2006. De retour de vacances dans les Alpes avec sa famille dans le but d'avoir une « vie normale » et se ressourcer le temps d'un voyage, tout bascula. Alex tomba gravement malade. Son état physique s'était considérablement détérioré. Il avait un mal fou à respirer, gêné par des quintes de toux permanentes et la fièvre qui l'obligeait à rester alité tout le jour. Je finis par l'emmener à l'hôpital comme à l'accoutumée, mais cette fois-ci j'ignorais que c'était la fin. Les diagnostics le confirmaient. Il s'agissait d'une pneumopathie grave. Une infection pulmonaire qui venait se greffer aux autres maux d'Alex.

Lui aussi ignorait qu'il ne rentrerait pas normalement le lendemain chez lui. Il passa en réalité quinze jours aux services VIH de Marseille. Quinze jours durant lesquels il avait eu le temps

de se transformer en légume comme on dit souvent. Il ne se levait plus, il fallait même le laver et l'accompagner pour aller aux toilettes. Le cauchemar était devenu pour de bon réalité. Je ne supportais plus de le voir dans cet état végétatif. Le pire dans tout ça c'est qu'il était conscient. Il sentait que le sida le rongait et ne voulait plus laisser une miette de son pauvre corps. Alors il pleurait, il pleurait de douleur, il pleurait de peur. Peur de cette mort qui s'approchait de plus en plus. Moi je restais jour et nuit à son chevet pour le soutenir jusqu'au bout. J'avais envie de crier, de hurler. Hurler à quel point ça faisait mal à l'intérieur de moi. Je ne pouvais plus rien faire si ce n'est que rester à ses coté et le bercer de vaines illusions « ne t'en fais pas, on va te sauver ». Un mensonge que je lui racontais pour l'apaiser, pour m'apaiser également. On croit tous au miracle quand tout va mal.

20 juillet 2006 ; Autour de toutes ces machines qui le maintenaient jusqu'à lors en vie, je lui tenais la main en pleurant. Dans le même élan je posais ma tête contre son cœur. Ce cœur en or dont les battements étaient de moins en moins perceptibles. Alex s'essoufflait mais avait encore une étincelle pour me dire ces quelques mots :

- Ma Lily, promets-moi de rester généreuse comme tu l'as toujours été avec moi. Ne pleure pas. Ne baisse pas les bras, continue à te battre, à vivre pour moi. Promets-moi de faire quelque chose de beau, de merveilleux. Je t'aimerai toujours. Souris-moi s'il te plait, je l'aime tant ce sourire...

J'eus à peine le temps d'esquisser un sourire qu'Alex dans un dernier souffle s'envola vers l'autre monde.

Bouleversée, je restai un long moment près de son corps sans vie, mais un long moment pendant lequel je le remerciai d'avoir mis de la lumière dans ma vie, d'avoir été mon ami tout simplement...

La mort d'Alex avait complètement brisé mon existence. Sans lui, je n'étais qu'un fantôme. J'étais présente mais seulement en surface, car mon esprit était ailleurs. Au plus profond de mon âme tout était morne. Plus un rire depuis qu'il n'était plus là. Tout était laid autour de moi. A quoi bon vivre puisque nous sommes tous destinés un jour ou l'autre à quitter cette terre? A quoi cela sert d'avancer lorsqu'un être cher nous quitte? Un tas de questions existentielles se bouscullaient dans ma tête et j'avais le mot sida en horreur. Au travail, même topo : je n'avais plus envie d'écrire. Je n'arrivais plus à pondre un seul article. « Vous êtes une incapable » me criait le rédacteur en chef. Et il n'avait pas tout à fait tort. Je ne voulais plus être journaliste. Je me rappelais alors des dernières paroles d'Alex « continue à te battre... Fais quelque chose de beau, de merveilleux ».

Ce fut un déclic qui changea mon destin. J'allais me ressaisir et me battre pour lui. C'était ma promesse.

Un an après, j'avais radicalement changé de vie. Adieu le journalisme, bienvenue dans le monde des lettres. Ma licence de lettres modernes obtenue lorsque j'étais étudiante m'avait permis de passer le Capes. J'étais désormais professeur de français. Incroyable que cela puisse paraître, ce n'était pas en France que je voulais enseigner. Je voulais me battre pour une cause qui me tenait à cœur : le sida. Rien de tel que l'Afrique pour aider les populations à avancer malgré la maladie en les informant, permettre aux enfants d'apprendre la langue de Molière malgré le manque de moyens et ce putain de sida qui les empêche d'aller à l'école. Aider son prochain et semer l'espérance voilà ce qui allait me raccrocher à la vie.

Septembre 2007. Devenue membre de l'UNESCO, je m'envolai pour le Burkina Faso. Dès notre arrivée au cœur d'un petit village, nous avons chaleureusement été accueillis par les populations. Comme quoi ceux qui n'ont rien sont souvent ceux qui donnent le plus.

Des gens affamés avec leur énormes ventres remplis d'air, des mères épuisées ne pouvant plus donner le sein à leurs nouveau-nés, des hommes rachitiques piqués sans cesse par les mouches, ces hommes et ces femmes à la peau déchirée et pourrie, rongés par la maladie, ne pouvant être soignés, le regard touchant de tous ces enfants malheureux qui ne demandent qu'amour et bien sûr une hygiène de vie déplorable. Une famille de dix enfants dormant les un sur les autres dans une petite case alors que nous autres vivons dans le confort et la sécurité. Comment accepter une horreur pareille à notre époque qui est censée être prospère ? Voilà le tableau affligeant que je vis là-bas. Evidemment, je savais que la misère existait mais c'est lorsque je fus sur place que je pris conscience de l'ampleur du fléau.

Tenir le coup malgré ce pitoyable spectacle, tenir pour accomplir ma mission. Il le fallait pour moi, il le fallait pour lui.

En six moi seulement, j'avais appris à connaître chacun de mes élèves. J'éprouvais un réel plaisir à travailler avec eux. Très assidus et motivés ils avaient l'envie d'apprendre et d'acquérir le plus de connaissances possibles malgré leur situation dramatique. Parmi eux un grand nombre d'orphelins qui n'avaient pas les moyens de payer leurs frais de scolarité et les manuels. Avec les fonds récoltés en vendant des cartes postales au profit de l'Unesco et une partie de mon propre argent gagné en France, je leur offrais la possibilité de suivre les cours comme les autres et ils me le rendaient bien, grâce au fruit de leurs efforts.

Dans la classe, Malaïka et son frère Wali m'avaient bouleversée. Leur taux d'absentéisme était très important. Non par oisiveté car ils se passionnaient pour le français mais parce que leurs parents étaient atteints du sida. Ils étaient seuls à la maison pour s'occuper d'eux et ils ne pouvaient donc pas aller à l'école régulièrement. Lorsque j'appris la triste vérité je décidai de les prendre personnellement en charge. Tous les soirs, je venais chez eux leur donner des cours particuliers, préparer le repas et remonter le moral de la famille.

Ils habitaient une maison typique d'une région rurale du Burkina Faso. Construite simplement avec les matériaux de la nature, mélange de terre, d'eau et de bouse de vache. Ils faisaient partis d'une famille d'agriculteurs relativement « aisés ». Comparés aux autres enfants, ils ne connaissaient pas la famine, seulement la malnutrition car les parents ne travaillaient plus depuis quelques mois à cause de la maladie. Seule Pili leur chèvre domestiquée leur permettait d'obtenir un peu de lait pour subsister. Quant à moi, je leur fournissais régulièrement pâtes, pain, fruits et légumes. Ils m'avaient parfaitement intégrée au sein de la famille. « Tu fais partie des nôtres Lily » me répétait sans cesse Adama le père, « tu es tombée du ciel au moment où nous en avons le plus besoin » me témoignait Jahia la mère. Toutes ces marques d'affection me redonnaient un second souffle de vie ... Je me plaisais chez eux. Pendant que les enfants faisaient leurs exercices de grammaire, je passais du temps avec les parents à les épauler dans leur combat et les pousser à ne jamais baisser les bras. Je leur parlais aussi de ma vie en France avec mon lot de souvenirs, et bien sûr de ma plus belle rencontre : Alex. Il m'écoutait avec sagesse et émotion. « hè ta France à touâ elle est moins rigolote que ce qu'je pense ! » me confiait la petite Malaïka dans un effort d'articulation linguistique. Je me contentais de lui sourire et lui murmurer avec amusement : « va-vite finir tes devoirs, sinon punition ! ... »

Parallèlement, mon expérience dans le domaine de la communication m'avait permis de rejoindre l'équipe des médecins sans frontière.

Deux fois par mois, je les suivais sur les lieux d'intervention : inciter la population à faire des tests de dépistage, les informer sur les risques de transmission et distribuer des préservatifs faisait partie de mes missions principales. Je me rendais également à l'hôpital. Je passais régulièrement de chambre en chambre apporter une aide psychologique aux malades.

Une image me marqua tout particulièrement lors de ces visites. Celle d'un homme en phase terminale. « Il ne lui reste que quelques heures » me chuchota l'infirmière ; « parlez-lui, ça lui permettra de partir sereinement ».

Paralysé de tout son corps, inerte, il me regardait désespérément et essayait de me parler mais n'y parvenait pas, à bout de souffle.

Debout, prostrée devant son lit, moi qui à l'accoutumée trouvais toujours des mots de soulagement, je restais là sans rien dire. Il me rappelait tant Alex...

Complètement anéantie, je quittai lâchement la chambre en pleurant. Je m'isolai alors dans le petit jardin de l'hôpital pour réfléchir un moment. Ce spectacle affligeant était trop douloureux pour moi. Le sida était partout. La misère du peuple je la vivais dans mon fort intérieur, elle m'atteignait, me transperçait tel un couteau en plein cœur. Non, je ne pouvais plus continuer cette mission humanitaire. Je craquais, je baissais les bras : la femme combative que j'étais jusqu'alors s'était transformée en petit oiseau fragile et vulnérable. Perdue dans mes sombres pensées, une respiration étrange près de mon oreille m'interpella soudainement.

- Bonjour Mademoiselle.

- Ohhh.

Je sursautai. Derrière moi un vieillard à la fois drôle et énigmatique. Vêtu d'un pagne blanc, d'un turban et d'une crosse sur laquelle il prenait appui, il me souriait. Je tentai de sécher mes larmes

- Je ne voulais en aucun cas vous effrayer.

- Euh... Oui... Ce n'est rien. Bonjour.

- J'ai ressenti votre détresse, *aucun homme n'est une île, on a tous besoin les un des autres.*

- Que me voulez-vous au juste ?

- N'ayez pas peur suivez moi, je suis votre guide.

J'ignorai qui il était, d'où il venait mais mon instinct me disait de suivre ce personnage mystérieux.

A bord de sa très vieille jeep (le vieux monsieur était certes un peu marginal en apparence mais possédait tout de même une petite voiture qui tenait bien la route quand elle le voulait), on traversa la savane et sa merveilleuse faune peuplée d'éléphants, gazelles, lions, guépards autres fauves. J'appréciai pour la première fois les richesses de ce pays. Au bout de 10 km il arrêta la jeep. Et m'entraîna dans une course folle en direction du village de Benfora.

- Et pépé doucement, ralentis un peu la cadence !

En effet, moi qui m'attendais à un vieillard au pas difficile usé par l'âge, le voici qui courait presque comme un cabri. Incroyable.

- Il faut profiter du paysage avant que le soleil ne se couche, respire ma grande !

- Mais voyons, monsieur, il est 10h du matin le soleil n'est pas prêt de se coucher...

- le monde appartient à ceux qui se lèvent tôt, n'est-ce pas !

Après une heure de marche intensive, on arriva au lac de Tingrela habité par de nombreux hippopotames qui, paraît-il, aiment bien la présence des êtres humains.

Le pépé me laissa soudain seule au bord de l'eau au milieu de ses créatures qui me regardaient avec leurs yeux ronds et leurs énormes mâchoires. J'étais tout sauf rassurée. « C'est sûr, ils m'ont choisi pour leur déjeuner. D'ici peu j'allais finir dévorée dans leur estomac ».

- Impossible ils sont herbivores, voyons, complètement inoffensifs les pauvres bêtes !

Caché derrière un arbre, le vieux revenait fièrement trainant derrière lui une pirogue. Mais comment avait-il fait pour lire dans mes pensées ?

- ah vous voilà, vous, ce n'est pas trop tôt !

- Pressée de faire ma connaissance, jeune fille ?

- Evidemment après m'être embarquée dans cette folle aventure, ne croyez pas que je vais vous laisser filer sans savoir ce que vous me voulez !

Il riait.

- J'aime ce style de réponse !

Il mit la pirogue à l'eau, me donna une pagaïe et m'invita à le rejoindre.

- A présent, écoute ce que le vieux sage a à te dire. Tu n'as pas attendu la mort de ton ami pour l'aimer. Tu as toujours été à ses côtés dans les bons comme dans les mauvais moments. Tu l'as accompagné vers la lumière et il s'en est allé paisiblement. Ce geste qui pour toi paraît normal vaut toutes les bontés du monde. Tu ne t'es pourtant pas remise de sa disparition. Tu as décidé de changer de vie et tu t'es engagée ici, sur nos terres avec force et courage. Tu te croyais invincible mais la douleur du peuple t'a rapidement submergée. Trop sensible, trop émotive et fragile, tu l'as portée sur tes épaules comme un lourd fardeau. Maintenant te voilà affaiblie, tout ici te fait penser à lui. Tu veux abandonner, tout laisser tomber.

- Ehhhh mais comment savez vous tout ça ?

- Chut, le vieux sage ne dévoile pas ses secrets ! Je n'ai pas terminé, jeune fille. Un dicton africain dit : *La vie est comme le temps : s'il pleut chez toi aujourd'hui récolte un peu d'eau pour pouvoir t'en sortir lorsque la sécheresse va venir.* Sers-toi de ta sensibilité comme une qualité pour accomplir ta mission et considère ce voyage comme un pèlerinage. Pense à ton ami et dis-toi qu'il veillera à jamais sur toi. Alors bouge, observe ce qu'il se passe autour de toi, tu n'y verras pas que du laid. Ne recule devant rien, princesse, il est près de toi, je le sais.

Emue, je buvais ses paroles. C'était si vrai, si sincère ...

Notre journée se termina à Bobo-Dioulasso capitale de la musique. Une grande soirée dansante y était organisée et la fête battait son plein. Emportée dans un tourbillon de couleurs, émerveillée par les costumes traditionnels, tatouages au henné, peintures sur corps et masques resplendissants qui s'agitaient au son des tam-tams et des rythmes endiablés, je dansais, je dansais jusqu'au bout de la nuit.

Ma rencontre mystique avec cet homme incroyable avait changé mon existence. Ma vie reprenait enfin sens. Pour la première fois depuis la mort d'Alex, je m'autorisais le droit au bonheur et décidais de poursuivre cette formidable aventure humaine.

Non loin de moi, assis sur un rocher, mon vieillard me regardait. Il riait...

Sophie Fournié, La Promesse.